

Abattre les tabous groenlandais

En écrivant « Homo sapienne », qui traite d'identité sexuelle et de violence sociale, Niviaq Korneliussen s'attendait à choquer les Inuits. Mais pas à signer un best-seller

ANNE PELOUAS

Montréal – correspondance

Niviaq Korneliussen affirme avoir écrit son roman de près de 200 pages en quelques semaines, comme poussée par une urgente volonté de libération de la parole. Quelques mois plus tôt, en 2012, cette Inuite, née en 1990 à Nanortalik, un village groenlandais de 1500 habitants, qui écrivait pour « [s']*évacuer du quotidien, rompre l'isolement* », avait gagné un concours de nouvelles organisé par la maison d'édition locale Milik – celle-là même qui publierait *Homo sapienne* en 2014. L'œuvre primée, « San Francisco », mettait déjà en scène les cinq personnages du roman à venir : deux lesbiennes, un gay, une bisexuelle et une transsexuelle.

Abordées clairement et avec un point de vue affirmé, les questions d'identité sexuelle mais aussi d'identité nationale et d'indépendance du Groenland, « pays constitutif » du royaume du Danemark, sont au cœur du roman. Si Niviaq Korneliussen se réclame à cet égard d'un « mouvement d'indépendance nationale qui est très fort aujourd'hui », c'est pour mieux critiquer « ceux qui pensent qu'elle résoudrait tous leurs problèmes, dont celui de la violence. Ce n'est pas le cas. On doit faire cela lentement, posément, en restant ouvert sur le monde, sans couper les ponts avec le Danemark », dit-elle quand on la rencontre à Montréal cet automne, durant la promotion québécoise de son livre.

Le texte original était « trilingue », écrit en groenlandais mais avec quelques mots en danois et de nombreux en anglais : « J'aime jouer avec ces trois langues qui font partie du quotidien des jeunes Groenlandais », précise l'auteure

Quand *Homo sapienne* paraît, l'auteure a 24 ans et vit à Nuuk, la petite capitale de la grande île arctique. « L'accueil a d'abord été mitigé. J'ai même reçu des menaces, se souvient l'écrivaine, parce que je critiquais beaucoup de choses du Groenland et que je parlais de sexualité, un tabou dans une société qui reste traditionnelle et très masculine. Mais j'y étais préparée. »



Jeunes Groenlandais festifs. ESPEN RASMUSSEN/PANOS-REA

Homo sapienne devient un best-seller à l'échelle du Groenland (3000 exemplaires vendus pour 55 000 habitants). Niviaq Korneliussen le traduit, ou plutôt le réécrit, en danois. Même succès de librairie au Danemark, assorti d'une sélection pour le Grand Prix de littérature du Conseil nordique.

Simon Philippe Turcot, directeur général des éditions La Peuplade, en entend parler pour la première fois en 2015, lors d'une foire du livre en Suède. La maison québécoise, créée en 2006, débute une collection « Fictions du Nord » et achète à Milik les droits en français. Lancé à Montréal le 21 novembre 2017, *Homo sapienne* est, en ce mois de mars, l'un des trois premiers livres avec lesquels La Peuplade arrive sur le marché français. Publié en allemand fin 2016, il le sera en anglais dès le mois de mai.

La Peuplade s'est alliée à Daniel Chartier, spécialiste de littérature nordique, et groenlandaise en particulier, pour relever le défi éditorial et surtout, précise Simon Philippe Turcot, le « casse-tête de traduction » que constituait *Homo sapienne*. Professeur en études littéraires à l'université du Québec à Montréal et titulaire de la chaire de recherche sur

mais se prenant en charge, refusant les conventions sociales.

Homo sapienne, roman à la langue parfois crue, peut dérouter. Pourtant, sa construction hétéroclite contribue à tenir le lecteur en haleine. Débutant par une liste numérotée de projets personnels (qui volera vite en éclats), le livre se clôt par un mot-dièse en anglais. Entre les deux, l'auteure se joue des formes de discours, mêlant correspondances, journal intime, dialogues, pages de SMS ou d'échanges sur Messenger, hashtags résumant d'un mot l'état d'esprit d'un personnage... ■ A. PS

HOMO SAPIENNE, de Niviaq Korneliussen, traduit du danois par Inès Jorgensen, La Peuplade, 232 p., 21 €.

EXTRAIT

« Toutes les questions auxquelles je ne trouve pas de réponse reprennent vie et envahissent tous les recoins comme de petits vers. Je m'assieds et me branche sur Facebook avec mon iPad. Quatre notifications. Félicitations parce que je suis devenue tante. Quelques likes pour mes photos. Suggestion de jeu. Tag de ma sœur. J'appuie. Elle a posté une unique photo. Ma sœur tient le bébé propre dans ses mains propres. Son poids et sa taille. Le moment de sa naissance. (...) Je regarde le cher enfant, avant d'appuyer sur Événements et de voir s'il y a du nouveau. Comme il n'y a rien, il est temps de retrouver les routines. Recherche, clic, Ivinnguaq, clic. Rien de nouveau. Est-elle en vie ? Je l'espère. Message, clic. Actif il y a 45 minutes. Yes. Elle est en vie. »

HOMO SAPIENNE, PAGE 191

l'imaginaire du Nord, Daniel Chartier a déjà édité plusieurs romans et livres de poésie groenlandais.

Ensemble, ils ont opté pour une traduction de la version danoise d'*Homo sapienne*, parce qu'elle avait été écrite par l'auteure elle-même, puis pour une validation linguistique à partir du texte groenlandais : « Nous voulions revenir, note l'éditeur, au plus près de la version originale, parce que Niviaq Korneliussen l'avait un peu modifiée en danois et qu'il y avait des expressions typiquement groenlandaises qu'il fallait conserver. »

Ce n'est pas seulement entre ces deux langues qu'il a fallu travailler car, en réalité, le texte original était « trilingue », écrit en groenlandais mais avec quelques mots en danois et de nombreux en anglais : « J'aime jouer avec ces trois langues qui font partie du quotidien des jeunes Groenlandais », précise l'auteure, admettant que cela puisse « indisposer les gens plus âgés ».

Le lecteur trouvera sans doute curieuse l'omniprésence de l'anglais dans la version française. Tant Simon Philippe Turcot que Daniel Chartier en défendent cependant l'usage : « C'est plutôt audacieux, souligne le premier, mais l'anglais était dans l'ADN du texte original. » Insérer de l'anglais était pour l'écrivaine « un geste politique », ajoute le second,

un geste qui affirmait sa liberté de s'exprimer hors de la langue du colonisé groenlandais et du colonisateur danois.

Daniel Chartier a donné pour titre à sa préface d'*Homo sapienne* « Un autre Groenland ». Car c'est bien d'un Groenland différent de celui des grands espaces vierges, des changements climatiques ou des problèmes de survie culturelle que parle Niviaq Korneliussen. « Elle nous invite à complexifier notre vision simpliste du Grand Nord et à en accepter la diversité », estime-t-il.

L'auteure refuse pour sa part les étiquettes, dont celle de « représentante de la jeunesse groenlandaise », d'écrivaine homosexuelle ou de porte-parole d'une cause politique. Bien qu'*Homo sapienne* soit vraiment, pour Daniel Chartier, « le premier roman queer de l'Arctique », il faut se garder de n'y voir que cela. L'œuvre est foncièrement littéraire et a également un fort accent social (parlant notamment de violence et d'alcoolisme), tout en portant un message politique.

Niviaq Korneliussen a elle-même dit de son roman : « Je ne l'ai pas écrit pour plaire aux touristes, non plus qu'aux Groenlandais. » Elle ne cherchait pas à plaire tout court, mais à « raconter ce qui a été passé sous silence, à ouvrir les esprits et inspirer les gens à changer ». Tel est le pouvoir qu'elle prête à la littérature. ■

SANS OUBLIER

Sous le velours

Cela s'appelle un « velours » : une liaison fautive. Ainsi, lors d'une fameuse conférence de presse, le 27 novembre 1967, de Gaulle parla-t-il des juifs, « qui étaient restés ce qu'ils avaient-z-été de tout temps, c'est-à-dire un peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur ». Regardant la télévision avec ses parents et sa petite sœur, un garçon de 12 ans est fasciné par cette faute, tandis que la phrase fait naître l'inquiétude chez les adultes, exilés avant sa naissance d'un pays d'Orient. Autour de ce velours, et d'une famille dont la mère ne rêve qu'aux robes des stars hollywoodiennes, Nathalie Azoulai déploie un récit impressionniste, qui travaille la langue comme un tissu, de même que dans *Titus n'aimait pas Bérénice* (P.O.L, prix Médicis 2015), la phrase était sculptée à même le marbre de la légende racinienne. Ici, elle cache dans les plis du texte les secrets et les angoisses de ses personnages, ainsi que les motifs récurrents de son œuvre, telles la

figure du frère, la maternité et la capacité des mots à exclure, brillamment explorée dans *Les Manifestations* (Seuil, 2005). ■

RAPHAËLLE LEYRIS
► *Les Spectateurs*, de Nathalie Azoulai, P.O.L, 320 p., 17,90 €.

Joyeuse septuagénaire

Professeure à la retraite, Morayo Da Silva vit à San Francisco. Le jour de ses 75 ans, elle sort s'acheter des fleurs et, comme la Mrs Dalloway de Virginia Woolf, nous entraîne dans ses pensées. Elle choisit des tulipes chez Dawud, le commerçant palestinien, prend des nouvelles de Mike, un fic qui rêve d'écrire un roman, admire l'audace d'une SDF et puis glisse sur le trottoir. Hospitalisée dans un centre de rééducation, elle remonte le fil de sa vie : l'enfance au Nigeria, l'ex-mari diplomate, l'amant. Son art de la joie inspire ceux qui croisent son chemin et qui prennent la parole à leur tour. Portrait sensible d'une femme à un âge rarement exploré en littérature, *Comme une mule qui apporte une glace au soleil* révèle le talent de Sarah Ladipo Manyika, née au Nigeria en 1968, et traduite en France pour la



première fois. ■
GLADYS MARIVAT
► *Comme une mule qui apporte une glace au soleil* (Like a Mule Bringing Ice Cream to the Sun), de Sarah Ladipo Manyika, traduit de l'anglais (Nigeria) par Carole Hanna, Delcourt, 144 p., 17 €.

A l'approche du front

Un village dans le sud de l'Allemagne en juillet 1944. La fin de la guerre approche avec son lot d'espoirs et de dangers – le temps de la délivrance est aussi celui des outrances. Écrit par une Américaine, arrière-petite-fille d'un dignitaire nazi, ce roman utilise le microcosme villageois comme un laboratoire des cœurs. L'auteure met d'ailleurs en exergue un passage du journal d'Anne Frank : « C'est un vrai miracle que je n'aie pas abandonné tous mes espoirs... Je les garde car je crois encore à la bonté innée des hommes. » Fort et juste, le livre place l'affectif au centre des tensions engendrées par la guerre, sans condamner ni absoudre selon la couleur des drapeaux. Les femmes et les enfants, voix souvent étouffées, y jouent un rôle capital. Il ne s'agit pas d'une chronique mais de trois jours d'échéance où la fiction vient à la fin brusquer la réalité. ■ PIERRE DESHUSSES
► *Cet été-là à Blumental* (The Good at Heart), d'Ursula Werner, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Fanchita Gonzalez-Batlle, Mercure de France, 326 p., 23,50 €.

« Millenials » du Grand Nord



NIVIAQ Korneliussen prête sa plume à cinq jeunes urbains groenlandais aux vies et sensibilités différentes, mais unis par une même quête d'identité – qu'elle soit sexuelle, sociale ou politique.

Chaque chapitre donne la parole à l'un des personnages, qui prend ainsi le contrôle d'un récit progressant avec limpidité, au rythme de ces points de vue. Ainsi l'auteure met-elle toute la force et la vivacité de son écriture à montrer les membres de cette génération, à l'univers complexe, aux prises avec des questionnements existentiels